

des individus très-parfaits et pouvant donner une viande aussi bonne, en aussi grande quantité et à un prix de revient aussi bas que les meilleurs sujets de la race noble; mais là se borne toute l'amélioration, ils ne possèdent pas la fixité qui leur permet de transmettre sûrement à leurs descendants les précieuses qualités qu'ils ont acquises. En un mot, ils sont excellents comme individus, et nuls comme reproducteurs.

Ces auteurs, malgré cela ne repoussent pas complètement le métissage; ils ne font que limiter son emploi au cas où l'influence du type améliorateur l'emporte sur celle de la race commune.

L'éleveur qui a le mieux réussi à former par le métissage une race parfaitement fixe est M. Malingié créateur de la sous-race de la Charmoise. Cet éminent agronome a su doter son pays d'une sous-race se conservant par elle-même, pouvant même servir à l'amélioration des races rustiques, et possédant une rusticité aussi grande que ces dernières.

M. Malingié voulait créer avec une race ancienne, très-commune et très-fixe une sous-race améliorée par le métissage; mais il devait compter avec la force de résistance de cette race commune, et partant de ce principe qu'une race est d'autant plus fixe qu'elle est plus ancienne, il essaya de diminuer l'ancienneté du type local, afin d'augmenter par là l'influence du type améliorateur.

Le but que s'était proposé M. Malingié était difficile à atteindre et il a fallu toute la science profonde et la persévérance de l'éminent éleveur pour réussir dans une opération aussi compliquée. Moins égoïste que la plupart des éleveurs anglais, il a fait connaître en détail tous les travaux et les soins auxquels il s'est livré, dans une relation où l'on voit le but qu'il s'est proposé et les moyens employés pour l'atteindre.

Lorsque M. Malingié commença son travail d'amélioration il était cultivateur dans le centre de la France, contrée alors très-arriérée. D'un terrain couvert de bruyères et infertile, il fit un sol riche qu'il couvrit d'abondantes prairies. Puis il se rappela que le bétail est le seul moyen de régénérer l'agriculture, de rendre la terre fertile et d'entretenir sa fécondité. L'espèce bovine fixa d'abord son attention; mais il s'aperçut bientôt que le mouton est le seul admissible sur les sols secs et stériles, qu'il est l'animal par excellence des terres de moyenne qualité et qu'il donne des profits élevés dans les cultures riches.

Il substitua donc le mouton à l'espèce bovine. Mais les bêtes indigènes les plus renommées alors étaient recommandables seulement pour la production de la laine; or, cette production avait déjà perdu une grande partie de son importance par la rude concurrence que lui faisaient les pays étrangers. Notre éleveur après de mûres réflexions se décida pour les races spécialisées en vue de la boucherie. Malheureusement toutes les races qu'il avait sous les yeux s'éloignaient beaucoup, par leur conformation, du type de la boucherie. Elles étaient, en général, osseuses, mal conformées, mangeaient beaucoup, engraisaient tardivement et lentement. Ces races ne convenaient pas à son but. Il passa en Angleterre et remarqua les précieuses qualités des New-Leicesters, des Southdown et des New-Kents améliorés surtout par les soins et la persévérance de Richard Goord. Il donna la préférence à ces derniers et en importa un troupeau à la Charmoise.

Il lui fallut travailler à l'acclimatation de ce troupeau, ce qui lui offrit toutes sortes de difficultés, l'obligea à de grosses dépenses, à de lourds sacrifices, sans pouvoir réussir dans ce gigantesque travail. C'est alors qu'il a été conduit à la création de la race Charmoise.

Son but était parfaitement défini, c'était de substituer à la bête à laine, dont le produit ne payait plus assez, une bête de boucherie pouvant produire beaucoup de viande; substance dont

la consommation augmentait de jour en jour, dont le prix de revient est plus bas que celui de la laine et qui donne au producteur un profit net plus élevé.

Restait à trouver le moyen d'amélioration capable d'atteindre ce but. Après beaucoup de tâtonnements et d'essais infructueux, il se décida pour les croisements que l'on pratiquait déjà depuis plusieurs années, et que les besoins des races locales semblaient exiger. Cependant, on commettait généralement une grande faute en cherchant à améliorer les bêtes à laine sans perfectionner la culture.

"C'est une faute, dit le savant éleveur, de perfectionner un troupeau sans améliorer en même temps l'alimentation et l'hygiène auxquels il était soumis auparavant. C'en est une non moins grande d'améliorer l'un et l'autre de ces moyens d'entretien sans perfectionner en même temps le troupeau qui doit en payer le prix. Cette marche rationnelle et prudente doit être prise en considération par tous ceux qui s'occupent sérieusement d'agriculture, et qui veulent en tirer un certain profit."

Dans ce travail, il fit plusieurs observations. Entre autres, il reconnut que les produits d'un premier croisement ressemblent en général beaucoup plus à la mère indigène qu'au père de race étrangère, que quelques-uns mêmes ne rappellent en rien les formes de ce dernier et qu'un très-petit nombre seulement participe des caractères des deux reproducteurs. Encouragé par ce premier succès, il allia de nouveau les femelles les plus parfaites avec les béliers étrangers, il en obtint des *trois-quarts-sang* ressemblant beaucoup plus au père qu'à la mère. Ces agneaux s'élèvent bien; mais aussitôt après le sevrage, ils subissent l'influence du climat, leur valeur et leur vigueur diminuent, leur croissance s'arrête, leurs formes se rétrécissent, ils deviennent rabougris, un rhume de cerveau violent achève de les fatiguer. Ce rhume est accompagné d'un écoulement abondant de substances glaireuses par les narines, d'éternuements fréquents et quelquefois de toux. Très-souvent l'animal succombe ou, s'il résiste, il reste chétif. Le temps qu'il a perdu pendant sa croissance ne peut se retrouver, car jamais la nature ne retrograde. Il reste fort au-dessous des bestiaux indigènes lesquels gardent au moins leur santé et leur rusticité.

Si l'on pousse le croisement jusqu'à la troisième génération les symptômes décrits se représentent avec plus d'intensité parce que les jeunes animaux se rapprochent davantage du type anglais. En Canada, nous constatons les mêmes faits quoiqu'à un moindre degré et dans des circonstances différentes. Les métis anglais perdent leurs qualités et leur santé dans le centre de la France parce que le type améliorateur est transporté d'un pays tempéré dans un climat à température élevée; tandis qu'ici, c'est parce que l'animal passe d'une température modérée à une température froide. Ce n'est pas en été que les métis anglais sont, sous notre climat, sujets aux rhumes de cerveau, c'est en automne; mais l'effet est le même et il détruit la rusticité de nos moutons.

M. Malingié a, en outre, remarqué que si le type améliorateur est bien pur, qu'il soit New-Leicester, Southdown, ou New-Kent, les résultats du croisement sont beaucoup plus accentués que si l'on procède avec les métis provenant de l'union de deux races anglaises. Cela se conçoit, que l'on croise, par exemple, un Leicester avec un Southdown, les métis qu'on en obtiendra, étant de formation plus récente que notre race indigène, auront une influence bien moindre sur la transformation de cette dernière. Il est très-important de tenir compte de cette différence d'action.

Les produits obtenus d'un premier croisement d'un animal anglais impur avec la race indigène possèdent bien peu des qualités du premier; mais en revanche, ils s'élèvent aussi bien que les sujets du type local qui n'ont pas subi l'influence du